

BIOGRAPHIE

Guyline RENAUD

<http://guyline.renaud.free.fr/>



Guyline Renaud-Femme Troubadour- est chanteuse professionnelle depuis 1993, date à laquelle elle a travaillé auprès d'Armand Gatti dans Le Chant d'Amour des Alphabets d'Auschwitz (Friche Belle de Mai - Marseille) dont la problématique était : " Peut-on encore faire de la musique après Auschwitz ?" Cette rencontre avec Armand Gatti a été décisive pour ses futurs choix artistiques.

L'Association des Musiques Innovatrices (AMI), en la personne de Ferdinand Richard, lui propose de travailler aux côtés de Maggie Niccols chanteuse berbéro écossaise. Elle va découvrir avec le groupe de Femmes Méchantes l'improvisation vocale et entamer une réflexion sur la notion de prise de parole et d'acte vocal dans un parcours Européen.

Elle se lance en 1995 dans ses premiers ateliers d'expression vocale en direction de personnes en souffrance; C'est ainsi qu'elle va travailler dans différents hopitiaux psychiatriques de la région Marseil-

laise ainsi qu'avec La Compagnie Turbulences Jeune compagnie de théâtre de l'Hôpital Santos Dumont (Paris XVe) animée par Philippe Duban et présidée par Howard Bitten qu'elle rencontrera à plusieurs reprises au Centre Adam Shelton (Centre d'accueil pour jeunes psychotiques) qu'il crée à St Denis (93). L'histoire, la petite, celle de la rue et des petites gens s'impose alors. La prise de parole dans l'espace public s'affirme, elle ne la quittera plus jusqu'à ce jour.

A partir de 1997 avec "Vivarium" création sonore et visuelle (en collaboration avec les résidents du 3 Bis F) puis en 1998 avec ses premières Aubades (concert d'oreille à oreille sur la place publique.) Sa rencontre en 1999 avec Manu Théron, chanteur marseillais de musique occitane au côté duquel elle va travailler durant un an va lui ouvrir le champ des musiques traditionnelles d'Occitanie et du Maghreb (Gacha Empega/El Hillal).

Ses recherches, ses actions s'articulent depuis plus de dix ans autour d'un acte vocal et d'une parole vagabonde fortement empreints d'humanité et de complicité avec l'AUTRE, l'auditeur, le public, "composante essentielle" du moment musical et poétique.



BIOGRAPHIE

Françoise ATLAN

Françoise Atlan commence par des études musicales classiques , ainsi que de musicologie. Parallèlement elle travaille la technique vocale et le répertoire lyrique à l'Opéra de Paris. Elle s'oriente ensuite vers la musique contemporaine, dans différents cœurs dont Musicatreize. Elle est la voix du groupe Aksak de 1990 à 1998 (chants Turcs Grecs et Arméniens)

Très vite ses racines judéo-berbères l'amènent à se passionner pour des musiques traditionnelles. Artiste à double culture, dotée d'une expression vocale, d'un style et d'une technique unique en son genre ses racine elle va approfondir le patrimoine vocal méditerranéen, en particulier le répertoire judéo-espagnol et judéo-arabe, car pour Françoise Atlan , il ne saurait y avoir de musique et de chant sans ethnologie. Invitée des scènes majeures de New-York, Mexico, Bruxelles, Aix en Provence, Arles, Marseille, etc....

Françoise Atlan a signé de nombreuses collaborations avec de grands musiciens et enregistré plusieurs CD primés par la critique. Agrégée de musicologie, lauréate du prix Villa Médicis, elle a été élue « Meilleure Artiste Musique du Monde 2007 »

Spectacle Judéo Comtadin au Muséon Arlaten d'Arles*

Une création de Guylaine Renaud- Interprété par Françoise Atlan et Guylaine Renaud



Quelle heureuse initiative que celle de Mme Dominique Séréna, conservatrice du Muséon Arlaten, de demander à Guylaine Renaud -femme troubadour- de créer un projet, le voyage des 10 ! (voir encadré), dix objets qui vont vivre une deuxième vie grâce à l'univers créateur et imaginatif de l'artiste. Parmi les 10 objets, la vitrine juive, qui se trouve en bonne place au sein du Muséon, a été la première choisie et ce n'est pas un hasard. Guylaine Renaud a voulu donner vie à nos ancêtres dans les carrières, à travers les objets exposés dans cette vitrine, retrouvant ainsi son thème de prédilection : les minorités ethniques. Le principe pour chaque spectacle, outre

Françoise Atlan, dont la célébrité en matière de répertoire judéo-espagnol et judéo arabe n'est plus à faire. Le Muséon Arlaten, avec ce projet, qui se terminera en 2013 par l'édition d'un support CD de l'ensemble des spectacles, donne une autre dimension au mode classique de communication et de diffusion d'un musée, habituellement seulement visuel. Constituée sur l'initiative de Frédéric Mistral, la collection de cette vitrine juive est composée d'objets, offerts pour la plupart, par Albert Lunel félibre de Carpentras et grand ami de Mistral. Collection complétée par ceux de son petit fils Armand Lunel. Ces souvenirs sont représentatifs des traditions judéo-comtadines.

Merci au Muséon Arlaten de nous autoriser à publier les magnifiques photos, montrant quelques objets de grande valeur, qui agrémentent cet article. Nous attirons votre attention sur l'œuf (taille

d'œuvre !

Quand on sait que tout cela se passe à Arles, ville au passé romain fastueux, dont les traces archéologiques sont encore très présentes, on peut imaginer l'émotion ressentie. Le Muséon Arlaten qui fut souhaité et créé par Frédéric Mistral en 1896, se trouve dans l'hôtel Laval-Castellane qui témoigne de l'architecture arlésienne des XVème, XVIème, et XVIIème siècles. Il est construit sur les vestiges du forum romain d'Arles, dont on peut admirer quelques reliques dans la cour, le porche à peine franchi. C'est l'un des tout premiers musées de province destiné à collecter des objets et documents ethnographiques issus de la vie quotidienne afin de préserver la culture et la langue régionale si chère au poète, bien soutenu en cela par le Conseil Général des Bouches du Rhône.

Venons en maintenant à cette soirée artistique.

Pour ce spectacle, premier du genre depuis fort longtemps, création de surcroît, Guylaine Renaud nous avait contactés, parmi les nombreuses sources qui ont alimenté son inspiration. Nous étions donc impatients de connaître le résultat. 27 juin 2008, l'une des journées les plus longues de l'année.

20h Les derniers rayons du soleil permettent de jouir du spectacle grandiose que nous offre la cour du Muséon.

20h 30 : une cinquantaine de spectateurs, (pour la grande majorité des touristes de passages attirés par l'originalité du spectacle), le silence...

Une voix limpide amplifiée par l'acoustique du lieu, entame la soirée ; c'est celle de Françoise Atlan, avec un chant



l'auteure, est d'inviter à chaque représentation un(e) artiste qui présente une approche artistique semblable ou complémentaire. Pour la circonstance ce fut

réelle d'un vrai œuf) qui présente le texte du «Cantique des Cantiques» en caractères hébraïques minuscules. Un vrai chef

(Suite) Spectacle Judéo Comtadin
au Muséon Arlaten d'Arles*



Judéo-Espagnol, Arvoles. Elle aborde la scène, en arrivant du fond de la salle... bientôt suivie de Guylaine Renaud, au timbre de voix, différent, mais aussi enjôleur, avec un thème extrait de l'œuvre de Frédéric Vouland (prix ACJP 2008) Lo palai de la Messila. L'émotion est croissante au fur et à mesure du déroulement du spectacle tantôt vif tantôt languoureux Guylaine et Françoise alternant chants individuels, duos et textes sur la vie de nos aïeux, en une conjugaison harmonieuse de leurs deux belles voix.

On citera Le Cantique des Cantiques en Français et en Provençal, évoquant la bible (mais aussi l'œuf, objet de la vitrine cité plus haut).

Pour bien montrer que les œuvres choisies, étaient emplies d'influences diverses, Françoise et Guylaine nous présentent un mélange judicieux de chants Judéo-Espagnols, Judéo-Comtadins, Provençaux comme Yehad mi yode'a / Un fai lo pichon fièu, chant d'ac-

cumulation et de tradition judéo espagnole et de haute Provence .

Citons encore Simeu amin et makovi, complainte judéo-comtadine ou Kol adonai chant de la liturgie hébraïque, Lo sacrifici d'Abraham ,chant populaire de haute Provence sur un arrangement musical de Guylaine Renaud ,Lou sermon di jusiou extrait de la version parue dans l'Armana Provençau de 1875,sans oublier Had Gadia (le chant du cabri) que l'on retrouve de nombreuses cultures.



Mezouza
Petit cylindre métallique renfermant un manuscrit hébraïque. Un petit anneau indique l'ancienne présence d'un cordon d'attache suspensif aujourd'hui disparu.

L'ensemble des chants était lié par un texte original de Guylaine Renaud sur la vie quotidienne dans la Messila (la rue) de nos « arba kéhilot », inspiré en grande partie par le roman de Laurence Benveniste Les chapeaux Jaunes du Pape (Ed Cheminements)-Prix ACJP 2006 .

Bravo à tous les protagonistes de ce beau spectacle. Merci à Mme Séréna, conservatrice du musée, et à Mme Salvetat, sa collaboratrice d'avoir mené à bien toutes les démarches nécessaires à son aboutissement ; bien sûr merci à Guylaine pour sa création et sa réalisation, et à Françoise et Guylaine pour la qualité artistique du spectacle qu'elles nous ont offert et qui nous a fait vivre une heure et demie d'émotion.

Nous pensons qu'à part Roselyne Anziani, ainsi que mon épouse et moi-même qui représentons l'A.C.J.P, les spectateurs présents ont été enchantés .Leurs applaudissements chaleureux et leur présence autour des artistes en fin de spectacle en sont la preuve tangible.

Nous voici riches, maintenant, d'un spectacle culturel judéo-comtadin de qualité qui a le mérite de son originalité.

Notre collaboration avec Guylaine Renaud ne s'arrêtera sûrement pas là !



Gilbert MONTEL

*29 rue de la République, 13200
ARLES-04 90 93 58 11
www.museonarlaten.fr

Chroniques *Comtadines*

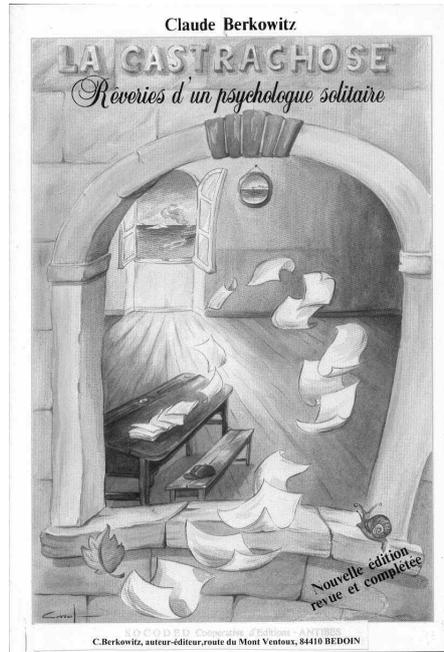
A classer parmi les auteurs judéo-comtadins

Notre adhérent, Claude Berkowitz, descendant, par sa mère, d'une famille judéo-comtadine bien connue, n'a pas que des recettes culinaires à nous proposer (voir numéro 51 de l'Echo des Carrières). De sa pratique de psychologue de l'éducation et des écrits qui y font référence, nous tirons volontiers l'extrait suivant, avant-propos d'un de ses ouvrages. Parce qu'au delà d'une réflexion sur la psychologie de l'éducation, il contient une évocation émue de la ville de Carpentras, de ses paysages et du cimetière que nous avons visité à l'occasion des "Journées de Rencontres judéo-comtadines".

Avant-propos de "La Castrachose"*

Ce livre est à la fois un essai psychosociologique et un roman. Cette forme ne répond pas à l'intention fantaisiste de mélanger les genres. Elle répond à un souci méthodologique dans une recherche intéressante des instances d'aide, de soins et de thérapie d'enfants. La thèse selon laquelle les difficultés des enfants que nous examinons nous renvoient à nos propres difficultés de praticiens de l'enfance, et donc à notre propre histoire, n'a rien d'original, ni même de contestable. Mais il fallait la mettre à l'épreuve des faits et en donner une illustration à valeur d'exemple, aussi bien par la forme que par le fond de l'ouvrage. Pour ce faire, mon procédé a été d'imbriquer étroitement des plages de réflexion sur la pratique d'un professionnel et la trame du roman d'un enfant qui deviendra un Psychologue.

C'est dire qu'en rédigeant ces pages, j'ai livré ma problématique personnelle, pas seulement professionnelle, mais intime, avec mon histoire et celle de mes ascendants, tout au moins approximati-



vement, comme l'est nécessairement toute approche des profondeurs, toujours provisoire et parcellaire, jamais achevée. Il est bien connu, d'ailleurs, qu'en tout écrit, aussi impersonnel qu'il se prétende, on ne parle jamais que de soi... L'appel à la fiction et à la transposition de personnages, de lieux, d'époques, d'appartenances ethniques ou religieuses, visent à satisfaire une pudeur naturelle que le lecteur peut comprendre. L'essentiel étant que la vérité reste vraie et qu'à l'instar de Montaigne, je sois à même d'affirmer : "C'est icy un livre de bonne foy, lecteur."

Reste que l'effort pour ne pas dire "je", pour ne pas dire "moi", est quelquefois frustrant. Je n'ai pu me résoudre à travestir le nom des lieux que j'aime, qui ont protégé mon enfance et qui renferment une partie de mes racines : les lieux de Provence et de Haute-Provence... A l'exception toutefois de cette ville du Comtat Venaissin qui n'a été ni nommée, ni décrite, alors que ma plume en brûlait d'envie. L'épisode important auquel elle offre son décor s'est naturellement inscrit, et sans que j'en

eus conscience, dans le chapitre central de l'ouvrage. Eh!, oui, c'est ainsi : les choses les plus importantes de la vie aiment à être entourées du silence qui les protège. L'indécision du sens semble proportionnelle à l'intensité de l'affect qui s'y attache...

Si vous fouillez dans vos souvenirs, vous trouverez toujours un lieu géographique précis qui active en vous une émotion profonde, comme s'il existait une étrange correspondance entre la topologie d'un espace privilégié et les contours de votre vie affective, comme si votre problématique intime pouvait se projeter, point par point, sur les détails d'un paysage. La plupart du temps, vos défenses vous interdisent l'élucidation et l'ensemble reste flou, n'apparaissant que dans vos instants de sommeil paradoxal, à la faveur de rêves répétitifs, cauchemardant ou agréables.

Pour certains, l'émotion contenue en cet ensemble troublé de la personnalité sera source et moteur d'un élan créatif. L'œuvre d'art, dont la substance est nourrie d'un émoi qui n'a de sens et de valeur que pour l'individu qui l'éprouve, éveille paradoxalement l'intérêt des autres et devient universelle. C'est sans doute la fonction irremplaçable de l'art que de faire communiquer les êtres au niveau indicible de leurs plus profonds affects.

Pour d'autres, -j'en décris quelques exemples dans ce livre-, l'émotion originelle noyau de leur névrose, fera l'objet d'un travail, en cure analytique. D'un noyau figé comme un cocon, ils tireront et dévideront un fil de soi(e) tissé de leurs émotions d'enfance, élucidant du même coup les non-dits de leur souffrance.

C'est précisément dans cette ville, que je n'ai point nommée et où déambule, en mon chapitre IV, un petit garçon de

(Suite) Chroniques Comtadines

sept ans, que se situe le paysage qui hante mes rêves, inspire mon travail et détient sans doute une clé essentielle de ma quête personnelle.

En périphérie de la ville, existe un point précis où convergent une route, un pont, une rivière... Ma mère me tenant par la main, nous remontions souvent cette rivière, traversant des prairies paisibles aux boutons d'or et aux violettes odorantes, mais aussi des défilés étroits, barrés de dangereux rochers. A mes yeux d'enfant, la source était lointaine, à l'infini. Cette rivière prenait sa source dans l'au-delà. Pour y accéder, il faudrait franchir des rapides, des escarpements, des boyaux étroits et étouffants. Vallée heureuse, pourtant, mais parsemée d'embûches. Comme la vie.

Quand nous étions sur le pont, curieusement, nous avions l'eau dessous et l'eau dessus. Nous étions sur le pont et sous le pont. Simplement parce que ce pont est en réalité un aqueduc à double étage franchissant la rivière, avec l'aménagement d'une voie dallée ainsi suspendue sous les larges voûtes.

Quand nous emprunions, enfants, ce passage entre deux voûtes, entre deux eaux, écrasés par ce gigantesque et impressionnant ouvrage de pierres, notre jeu (était-ce un jeu ?...) était de crier pour recevoir, amplifié et grave, l'écho qui se répétait d'arche en arche. De l'eau dessus, il n'y en avait sûrement pas, depuis longtemps, l'ouvrage n'étant plus que merveilleux vestige, fondu dans le paysage auquel il semblait appartenir de toute éternité. Qu'importe ?... Et qu'en savions-nous ?... Ce n'était pas, là-haut, un simple canal soumis aux aléas des activités économiques des hommes ; c'était le toit du monde, qui touchait les nuées du ciel. Nous étions à l'abri...

Vu d'un peu plus loin, du chemin qui mène à la ville, l'aqueduc livre sa longue perspective. Il faut le regarder au soleil couchant, quand ses vieilles pierres se dorment aux tons de sable et que la montagne isolée, en toile de fond, révèle, grâce aux ombres naissantes, le dessin de ses "combes" (creux profonds invi-



sibles quand le soleil est haut). Le soir, derrière l'aqueduc qui la souligne, la montagne dévoile ses tourments...

Elle est unique, cette montagne, nulle autre ne lui ressemble lorsqu'on la voit de ce côté, avec sa large épaule ronde et adoucie et la pointe de son sommet, couvert d'un fameux amas de pierres blanches donnant l'illusion de la neige en plein été.

Le suivant du regard à partir de la ville, on voit que l'aqueduc s'incurve en franchissant la fameuse rivière, répondant par la complexité de ses étages à l'escarpement du relief en cet endroit, puis on le voit rejoindre en ligne droite la montée douce du sol, réduisant progressivement la hauteur de ses arches jusqu'au point de captage des eaux.

Souvent, le psychologue dit à l'enfant : "Dessine-moi une montagne, une rivière, une route..."

Il sait que l'inconscient de l'enfant va livrer, sur l'espace vierge de la feuille blanche, l'architecture d'une problématique affective, à partir de laquelle on pourra commenter les obstacles parsemant la longue ligne qui va de l'histoire au projet. Avec l'enfant, il remontera la rivière vers la source, s'interrogera sur l'emplacement du pont, le croisement des chemins... Une histoire égarée dans le flot du non-dit correspond généralement avec un projet flou ou barré, ou

une absence de projet. Pas de lendemain pour ceux qui n'ont pas d'hier. On ne peut pas être et ne pas avoir été...

Le paysage que je décris ici, et qui hante mes rêves, possède l'avantage de réunir en un faible espace tous les éléments propices à la projection des désirs, des pulsions et des craintes. Cela suffit, sans doute, à expliquer le silence de mon chapitre IV et que la ville en question restât sans nom.

Mais il y a plus encore :

C'était la guerre, le pays était occupé. L'aqueduc était le chemin emprunté pour nous égayer dans la campagne lors des alertes et des menaces de bombardements.

Mais il y a plus encore :

Nous avons rejoint ce pays natal de ma mère pour nous y cacher, face aux persécutions dont nous étions l'objet en ces heures sombres de l'histoire de France. La ville restée sans nom nous avait abrités et protégés, comme la voûte de l'aqueduc dans mon fantasme enfantin... Pour la transposition de cet épisode, au fil de mon récit, je n'eus, hélas ! que l'embarras du choix : facile de changer l'époque et le lieu d'une guerre et d'une oppression de l'homme par l'homme, facile de choisir une ethnie, un groupe, une communauté parmi tous ceux qui, en un temps et en un

lieu, sont pourchassés. L'histoire et l'actualité en foisonnent...

Mais il y a plus encore :

La portion rectiligne de l'aqueduc, dont l'horizontalité se rapproche graduellement du sol, longe un cimetière où reposent mes ancêtres maternels. Lorsque nous ne remontions pas la rivière vers sa source introuvable, ma mère m'emmenait au cimetière pour nous recueillir sur la tombe de mes grands-parents. C'est un cimetière sans croix. Ma mère m'a appris qu'il fallait simplement poser une petite pierre sur la tombe, pour marquer son passage, que les fleurs ne sont pas de mise. C'était sans doute m'apprendre que les dépouilles sont d'ordre minéral et qu'il ne fallait pas les confondre avec l'ordre vivant que symbolisent les fleurs.

En plus de la rivière venant de l'infini, en plus du pont avec l'eau dessus et l'eau dessous, en plus de la montagne aux tourments cachés, mon paysage englobe aussi un cimetière !... Et pas n'importe quel cimetière !... Un des rares lieux restés intacts, où la nature ait conservé ses droits, depuis la flore riche, variée, jusqu'au parfum subtil de l'air dans un sous-bois non entretenu dont les mousses prolifèrent en liberté, ornant les vieilles tombes de teintes patinées, dont les aiguilles de pin forment un tapis feutré, laissant poindre çà et là, une touffe de thym, un champignon, une pomme livrant ses graines, et des arbres, des arbres poussés au gré de la providence, aux pieds des tombes, leur offrant, jeunes, caresses de leurs rameaux, et, plus tard, ombre et protection de leurs couronnes... Un des rares espaces d'équilibre écologique exemplaire !... Ses visiteurs sont unanimes pour exprimer leur sentiment de paix, de sérénité, éprouvé en des lieux qui inspirent, certes, le recueillement et le respect mais qui n'engendrent aucune tristesse, aucune angoisse. Un cimetière, disent-ils, où ils souhaiteraient être enterrés. Un cimetière dont on envie les habitants...

Un demi-siècle s'est écoulé. Mon paysage-souvenir a été recouvert par de nombreuses autres images. Lui-même

Le cimetière juif de Carpentras est le plus ancien cimetière israélite attesté de la région. Il constitue le complément du patrimoine juif appartenant à la capitale du Comtat Venaissin. Le cimetière israélite dit aussi cimetière juif en totalité, inscrit au titre des monuments historiques le 17 avril 2007.

recouvre des images plus lointaines et plus difficiles d'accès. Les chapitres de ce livre correspondent à autant de sédiments qu'il me fallut creuser, pour mieux comprendre les enfants qui me sont confiés, pour mieux comprendre aussi les alarmes de mes collègues (enseignants, éducateurs ou thérapeutes...). Car mon cas n'est pas particulier : tout praticien de l'enfance pourrait évoquer une histoire semblable, aux détails différents. Quelquefois, leur formation et leurs techniques de professionnels gomment en eux le lien mystérieux qui les attache à leur métier. C'est ce qu'essaie de dire mon livre.

De temps à autres, au cours du demi-siècle, je suis revenu au cimetière, hélas !, pour y accompagner quelques-uns de mes proches. L'an dernier encore, cette année à nouveau. Rien n'a changé dans cet espace privilégié que le temps épargne. On l'aura compris : j'aime cet endroit, c'est le jardin de ma mère, je m'y suis, ô combien !, affectivement investi.

Au printemps de l'année 90, je considérais mon manuscrit comme achevé, malgré l'absence de ces importants éléments. Dans leur jargon, les psychanalystes diraient que j'avais scotomisé le nom de la ville et la description de son aqueduc, de sa rivière et de son cimetière. Ils veulent dire que j'avais chassé de ma conscience les souvenirs trop chargés de résonance émotionnelle. Ils ont raison : l'oubli n'est jamais le fait du hasard et la pudeur des sentiments n'est pas nécessairement une vertu. Mon manuscrit partit donc chez l'imprimeur et je commençais à recevoir les premières épreuves pour correction quand le nom de la ville et celui de son cimetière apparurent en grosses lettres, à la

une de tous les quotidiens de France et d'au-delà...

C'était Carpentras. Son cimetière Juif venait d'être saccagé et profané.

Naissance de l'impensable. Sous ce titre, je me souvins avoir écrit, dans le chapitre V, que l'impensable n'est pas l'apanage exclusif des visions négatives de l'homme, qu'il n'est pas que la haine à rester impensable jusqu'au moment tragique où elle surgit dans le discours, que bien des images positives de l'enfant et de l'homme restent dans l'ombre, attendant, invisibles, qu'un discours nouveau les explore et leur donne existence en leur donnant des mots...

J'eus honte, alors, de m'être tu, de ne pas avoir donné des mots à une image positive de l'homme, d'avoir dépossédé les lieux que j'aime en ne les nommant pas et finalement d'avoir laissé ce soin à la folie haineuse qui, elle, ne se gêne pas pour montrer et désigner... Carpentras, ma ville vénérée, le Cimetière Juif, jardin de ma mère, à l'ombre protectrice des vieilles arches de mon aqueduc, l'Auzon, mystérieuse rivière venant de l'au-delà, le Mont-Ventoux, doux géant qui veille sur mes souvenirs d'enfant, je me devais de vous nommer !...

Claude Berkowitz

**Avant-propos, extrait de La Castrachose, ou Réveries d'un psychologue solitaire essai psychosociologique, 3ème autoédition 1997*

Information sur cet ouvrage dans le site : www.berkowitz.fr